

Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France, renfermant une note sur la répugnance des premiers chrétiens à figurer le Christ en croix, avec le dessin de curieux chapiteaux ; une description des mains rouges, dessin dans une caverne, relatif au préhistorique.

Le Mercure Musical, avril et mai 1908.

Société de Borda, 1907, 4^e trimestre.

Grand Duché de Luxembourg, section historique, vol. 55.

Société de Bâle, 1908, VII.

Architectes Canadiens, 1907.

Société de Leewarden, 1906-1907.

M. Guynemer lit un mémoire très étudié sur le symbole du coq.

L'auteur divise l'histoire du coq en deux parties : celle du coq religieux et celle du coq gaulois.

Après nous avoir montré le rôle du coq dans divers pays asiatiques, en Grèce, à Rome et sur les abraxas des gnostiques, il passe en revue les diverses significations, revêtues par l'oiseau symbolique, aux catacombes et dans le monde chrétien.

Si le coq a pris tant d'importance dans la Gaule chrétienne, c'est qu'il jouissait déjà d'une grande notoriété religieuse dans le monde celtique, où on l'associait au dieu appelé Mercure Gaulois.

L'auteur, se basant sur plusieurs bas-reliefs, suppose même que le symbole était de nature solaire. Il ajoute que les anciens, croyant à l'unité du feu céleste, identifiaient celui du soleil et celui de la foudre : aussi, de même que les gens primitifs clouaient des aigles en guise de para-foudre sur les frontons de leurs temples, les Celtes placèrent-ils des coqs sur leurs premiers clochers. Le coq des clochers est donc un produit du territoire celtique, où son rôle a été préparé par la tradition.

Mais le même symbole avait été utilisé dans le

paganisme, ce que l'Église commémore en lui attribuant une physionomie démoniaque sous la forme du basilic, jadis serpent, puis au moyen-âge serpent à tête de coq et emblème de luxure.

L'oiseau des augures se perpétua également et devint celui des sorciers.

Le coq dit Gaulois a reçu ce nom fort improprement. Son origine est dans un calembour romain, créé et remis plus tard en vigueur par nos ennemis.

L'auteur nous cite des gravures contemporaines du traité de Crespy. Les exemples se multiplient. Enfin, sous Louis XIV, le coq devient en quelque sorte officiel, mais tend à représenter la nation en face de la royauté et cette nuance s'accroît de plus en plus jusqu'à la période révolutionnaire. Il paraît avoir servi d'emblème à des Sociétés secrètes, disparaît à chaque restauration ; enfin, ce n'est qu'en 1830 qu'il figure réellement les armes de la France et après une nouvelle éclipse sous le second Empire, la troisième République le consacre définitivement.

M. le chanoine Müller communique de nombreux dessins ou photographies représentant le Christ en croix, le Christ mis au tombeau, le Christ ressuscité. Il les compare, nous soumet ses judicieuses observations, et nous donne ainsi la preuve que le *Christ en majesté*, dont il nous a précédemment entretenu, était bien la figuration préférée des artistes du XII^e siècle et du XIII^e.

M. le baron de Bonnault achève son *Histoire de la Ligue à Compiègne* en nous racontant les espérances et les déceptions des Compiègnois depuis la reprise d'Amiens sur les Espagnols, jusqu'à la paix de Vervins. La ville eut à payer des sommes considérables comme frais de guerre. Elle avait donné l'hospitalité à des gens contre lesquels il fallut sévir, à cause de leurs méfaits, notamment contre Jacques Renouville, qui vola un ciboire et un crucifix en or à Saint-Corneille, et contre les frères Rohaut, accusés de conspiration.